

éléments

pour la civilisation européenne

FÉVRIER - MARS 2025 - NUMÉRO 212

Rencontre avec Stephen Smith
Comment la France
s'est ensablée en Afrique

Dossier

LE RETOUR DES DIEUX

Enquête sur le renouveau païen en Europe

Réenchanter le monde

Par Alain de Benoist

Entretiens

Rod Dreher et Curtis Yarvin
Les idéologues qui murmurent à l'oreille de la droite trumpienne



BlackRock et les fonds passifs
Les nouveaux maîtres du capitalisme mondial

L 15380 - 212 - F. 7,90 € - RD

IVAN ILLICH

Le penseur visionnaire qui dénonçait les illusions du progrès



LA MÉCANIQUE KUBRICK

Un cinéma implacable qui pulvérise les certitudes humaines



Par Alain de Benoist



Le paganisme, antidote au nihilisme contemporain ? L'ÉTHIQUE DE L'HONNEUR FACE À LA MORALE DU PÉCHÉ

« Comment peut-on être païen ? » interrogeait Alain de Benoist dans un ouvrage paru en 1981. Plus de quarante après, la question se pose avec d'autant plus d'acuité que notre monde contemporain, désacralisé et désenchanté, semble inexorablement s'enfoncer dans l'obsession matérialiste et la névrose individualiste. Le paganisme, ultime recours face au nihilisme du temps ?

J'écris la veille de Noël, antique célébration du solstice d'hiver chez les Européens. Faute de pouvoir vaincre *Sol Invictus*, l'Église y a fixé la date supposée de la naissance de Jésus, dont nous ignorons en réalité tout. C'est une fête familiale et joyeuse, mais aussi une fête grave : au cours des douze nuits consacrées, il s'agit d'affirmer sa confiance dans l'allongement des jours, de s'entourer de toujours-verts pour s'abriter du froid et de l'obscurité. C'est au cœur de la nuit qu'il faut croire à la lumière. Et les enfants attendent le père Noël qui, comme chacun sait, réside dans l'extrême Nord.

Nous sommes aujourd'hui mardi, un jour de la semaine dont l'etymologie rappelle qu'il est le jour du dieu Mars, tout comme mercredi est le jour de Mercure, jeudi le jour de Jupiter et vendredi celui de Vénus. Bientôt, nous entrerons dans le mois de janvier, ainsi dénommé parce qu'il porte le nom du dieu Janus, la divinité des portes et des seuils, qui préside aussi à l'ouverture de la Nouvelle Année (son équivalent letton, Janis, patronnant les rites du solstice d'été).

Dès qu'on se situe dans la longue durée ou qu'on est à la recherche de ses racines, on est renvoyé au paganisme. Le paganisme est partout, comme un inconscient qui affleure à la surface. En témoigne l'inspiration « mythologique » des artistes, des écrivains et des poètes, les travaux des archéologues et des linguistes, ceux des passionnés de l'Antiquité, l'engouement pour les films et les séries qui évoquent les hauts faits des temps anciens. Le paganisme filtre à travers toutes les traditions populaires, qui ont conservé ses rythmes saisonniers. Le paganisme est dans un chef-d'œuvre de Botticelli, dans un tableau de Caspar David Friedrich, dans un poème d'Alfred

de Vigny, dans le souvenir des sagas et des épées, dans l'évocation de la bataille de Mag Tured (*Tuireadh*), de l'*Odyssée* ou du *Mahâbhârata*, dans la vie de Cincinnatus ou celle de Regulus, la vie des paysans-laboureurs de la Rome antique ou celle des philosophes qui dissertaient sous les portiques, sur le site de Delphes ou celui de Newgrange.

Le paganisme est partout, mais comment le définir, même à grands traits ?

[Une religion identitaire]

On désigne sous le nom de paganisme les religions autochtones de l'Europe, toutes issues du fonds indo-européen. Il n'a été remplacé par le christianisme qu'au terme d'un affrontement qui a duré des siècles. Ce qu'il faut retenir de ce conflit c'est que le second n'a triomphé du premier qu'au prix d'un compromis, en se transformant lui-même, du moins en surface. Il a tout repris du paganisme, ses lieux de culte, ses coutumes, son calendrier liturgique, en les recouvrant d'un vernis superficiel. Il en a résulté cette merveilleuse religiosité populaire – avec ses pèlerinages, ses processions et ses crèches – qui a permis au christianisme de traverser les siècles, et dont la disparition, liée à la fin du monde rural, est la cause profonde (parallèlement au désir de certains chrétiens modernistes de mettre un terme aux « superstitions ») de son reflux actuel.

C'est une religion « naturelle » qui n'est pas une religion de la seule nature, une religion cosmique bien différente du pseudopanthéisme niais du New Age, une religion éloignée des sectes à cos-

tumes et des parodies de la « religiosité seconde ». Une religion où l'éternel retour n'est pas le retour du même (la conception sphérique de l'histoire). Une religion qui ne célèbre pas seulement le vitalisme ou les vertus de l'instinct, mais aussi la *gravitas* et la pensée méditative. Une religion identitaire, où la conversion est considérée comme un reniement de soi. Une religion qui s'adresse aux membres d'un peuple, d'une communauté, d'une cité, d'un pays, et non indistinctement à tous les humains par-delà les frontières. Les Grecs rendaient un culte à des dieux grecs, c'est ainsi qu'ils se faisaient un « cœur grec » et c'est encore aujourd'hui la religion de ceux qui se sentent spirituellement plus à leur aise en lisant Homère ou en écoutant la Tétralogie qu'en lisant saint Paul ou Augustin.

À travers le contraste entre le monothéisme et le polythéisme apparaît déjà l'opposition de l'unique et de la diversité. Deux univers mentaux. Face au monde naturel, l'attitude païenne est l'émerveillement, non parce qu'il a été créé, mais parce qu'il est porteur de sacré. Les chrétiens ont enlevé au monde sa *sacralité intrinsèque*, l'ont vidé de toute dimension de sacré, en en faisant un objet. Plus de sources sacrées, de montagnes sacrées, de rivières sacrées, de

“

DÈS QU'ON SE SITUE DANS LA LONGUE DURÉE OU
QU'ON EST À LA RECHERCHE DE SES RACINES,
ON EST RENVOYÉ AU PAGANISME

”

hauts-lieux sacrés, de temps sacré, de géographie sacrée. Le *saint*, qui est une notion morale, a remplacé le *sacré*, qui ne l'est pas. Le paganisme est une religion de l'enracinement dans le monde, dans sa dimension visible et invisible, une religion qui aspire à ce qui se donne à voir dans la lumière de l'Être, au centre du quadrilatère qui forment la Terre et le Ciel, les hommes et les dieux.

Dans le paganisme, les dieux constituent des puissances, des modèles, des figures archétypiques, qui mobilisent et mettent en forme l'imaginaire symbolique, mais ils n'exigent, ne promettent ni ne demandent rien. Eux-mêmes soumis au Destin, ils témoignent de la présence de l'Être, de la dimension invisible du monde, non d'un autre monde qui aurait une perfection ontologique que le nôtre n'aurait pas. Qu'ils vivent ou non à Ásgard ou au sommet de l'Olympe, leur culte tend à instaurer et à maintenir sur Terre un ordre analogue à l'ordre cosmique. La présence divine est immanente.

Le paganisme est une religion de la beauté, une épiphanie de la beauté. Le beau révèle le bien, qui prime lui-même sur le juste. L'éthique est indissociable de l'esthétique. Le paganisme, c'est le culte et non pas la « foi », la vénération et non pas l'adoration, l'éthique de l'honneur et non la morale du péché, l'amicale connivence avec ce qui nous dépasse et non la soumission, le *mythos* et non le *logos*.

Le paganisme n'est pas une religion de salut, on ne le pratique pas pour faire son salut dans un arrière-monde. On ne cherche pas non plus à convertir. Le paganisme ne connaît ni dogmes, ni croisades,

ni hérésies. C'est une religion sans pénitence ni repentance, une religion sans *mea maxima culpa*. Il place son exigence ailleurs : dans la recherche de l'excellence et dans le souci du commun. Le paganisme se distingue par là de façon radicale des religions révélées, ordonnées à la recherche du salut individuel et fondées sur le système de la faute et du péché.

L'opposition des « croyants » et des « pratiquants » ne concerne pas non plus le paganisme. Le paganisme n'est pas une orthodoxie, mais une orthopraxie. Comme tel, il est indissociable de l'existence collective, et plus spécialement de la vie civique. On est bon citoyen quand on rend un culte aux dieux de la cité.

[Effondrement de la vérité et culte de la marchandise]

Chantal Delsol a repris récemment à son compte la thèse d'Hippolyte Simon, ancien archevêque de Clermont-Ferrand¹, en prétendant sans rire que « notre temps est un retour du paganisme ». Elle évoque l'eugénisme et l'écologie « cosmothéiste » qui proposeraient de « retourner au temps circulaire » dans lequel « il n'y a pas de liberté » (sic), qui est un « élément substantiel du paganisme ». Sa thèse est qu'« à l'état naturel, toutes les sociétés humaines sont païennes ou polythéistes » et que « lorsque le monothéisme s'efface, la société revient tout naturellement à des formes de paganisme »². Si seulement c'était vrai !

Le temps que nous vivons est en réalité le temps de l'effondrement de la vérité au sens de l'*aléthéia*, le temps de l'accomplissement du nihilisme. Elle est l'héritière des Lumières, qui ne proposaient que des vérités monothéistes sécularisées, à commencer par le temps fléché rebaptisé « progrès ». C'est une société où le sens de l'honneur a disparu, où le culte dominant est celui de la marchandise, où règne l'individu qui se prétend délié de toute appartenance, où la peste de l'*agapé* « humanitaire » s'est substituée à l'amour véritable, où le culte des victimes a remplacé celui des héros. Ce n'est pas à un « retour du paganisme » que nous assistons, mais, sur fond de matérialisme pratique et de nihilisme du chaos, à l'antithèse même de ce que le paganisme a toujours été.

Aujourd'hui, disait Jean Beaufret, « nous sommes tous athées. Non pas au sens où l'athéisme pourrait être une option sur la base d'un déclin de la foi ou d'un progrès scientifique qui rivaliserait victorieusement avec elle. Mais au sens où le fut, selon le mythe grec, Oedipe, c'est-à-dire déserté par le divin et par les dieux ». « Déserté » est le mot qui convient. Dans le paganisme ancien, les dieux disaient et incarnaient la présence d'un monde. Non pas d'un monde révélé, mais d'un monde manifesté. Le divin s'est retiré du monde où nous sommes, qui semble voué au nomadisme et à la démonie de la quantité, un monde où l'on exploite la Terre sans plus savoir la saluer. Mais une société qui ne se sent plus tirée vers le haut par quelque chose qui l'excède, une société où il n'y a plus de sacré, est une société condamnée parce qu'elle est incapable de répondre à la question du sens de notre présence au monde. L'oubli de l'Être ne prendra fin que lorsque le nihilisme sera allé à son terme et que les conditions seront propices à un nouveau commencement. ▶

1. Hippolyte Simon, *Vers une France païenne*, Cerf, Paris 2019.
2. Entretien, *Valeurs actuelles*, 21 octobre 2021.